



Marie Fontés-Tibal

EMMA

roman

Les Editions de l'Abrevoir

EMMA

Marie Fontés-Tibal

roman

Les Editions de l'Abreuvoir

Du même auteur

Couleur des mots d'un quotidien éclectique
(poésie)

L'Herbe aux lapins (nouvelles)

A écouter le vent (poésie)

Des portes, des mystères, des rêves (photos et
poèmes)

Livres enfants

Grison a attrapé la lune

Grison et son ami Caramel

Grison et l'ours Patapouf

Grison et Marmotine

Copyright Marie Fontés-Tibal et les Editions de l'Abreuvoir

à Jean-Pierre,
à Yvonne et Clémence,
à Cécile et Joseph,
Yvette et André

L'après-midi s'étirait dans des langueurs de chat au soleil. Nous étions le 25 juillet. L'été chauffé à blanc consumait tout. Il n'avait pas plu depuis si longtemps, le dernier orage s'était évaporé à la vitesse d'une goutte d'eau roulant sur une pierre brûlante. Je venais tout juste d'ouvrir les volets de la dernière fenêtre. Ces jours derniers, maintenir la fraîcheur toute relative de la nuit obligeait à vivre dans la pénombre aux heures les plus chaudes.

- Oh ! me cria Mathieu, te voila au pays !

Son visage réjoui laissait présager quelques nouvelles et belles tranches de bonheur partagé, épaisses et succulentes comme les tartines du goûter. Sous son épaisse crinière de cheveux blancs, coiffé d'un béret, Mathieu avait gardé sa tête ronde de petit garçon aux pommettes rosies par le grand air. Son regard malicieux racontait un caractère enjoué, qu'un sourire éclairait comme un soleil. Le vieux berger irradiait. La bonté, la douceur, la force acquise à ce bon sens qu'imprime la terre aux mains de ces gens vrais. L'équilibre aussi et le savoir volé aux livres qu'il lisait aux champs en gardant ses bêtes. Mathieu était curieux de tout. Une forte personnalité et un

caractère bien trempé lui valaient de grands moments de solitude. Alors, lorsque le silence lui semblait trop pesant, il parlait à ses animaux. Lesquels à l'intonation de sa voix prenait part de leurs cris à la conversation. S'engageait alors un étonnant dialogue à faire rire les pierres de la vieille bâtisse.

Je l'avais rencontré un jour de hasard, un de ces jours ordinaires qui vous laisse l'impression de s'ajouter aux autres. Mornes et insipides, gris et ternes. J'étais arrivé à cet âge où le travail ne suffit plus. Où l'on s'interroge sur le sens de la vie. Où l'on prend conscience du temps qui passe, de ce temps que l'on ne veut plus gaspiller, juste pouvoir enfin se l'approprier, pouvoir en disposer vraiment. Mon activité de décoratrice architecte d'intérieur m'avait totalement absorbée. Tant, que je m'y étais oubliée. Et de plus en plus souvent, ces derniers temps me revenaient les souvenirs de mon enfance. Mes grands parents propriétaires terriens cultivaient deux grosses fermes dans le Tarn et Garonne. Ils eurent une fille unique Anne ma mère. A leur décès, elle vendit les propriétés, et alla s'installer chez sa tante Emilie, la sœur de son père, aux confins de la Haute-Garonne et du Tarn. Un rayon de soleil pour ce

couple sans enfant, qui l'ont adoptée dès son arrivée. Ma mère continuait ses études. Elle se rendait en train à Toulouse où l'attente des trajets, elle finit par s'installer dans une petite chambre louée par la famille d'une amie de faculté. Aux vacances, elle ramenait joie et vie à la ferme, où elle aidait aux travaux sa vieille tante et son oncle. La vie en ville était gaie. Ma mère très jolie avait un beau succès auprès des garçons de son entourage. Cependant un seul l'attirait. C'est ainsi que je fus conçue. Mais il n'était pas libre. Arrivée accidentellement dans sa vie et faisant le choix de me garder, elle dut arrêter ses études. Elle se replia alors dans la ferme de sa tante. Son oncle venait de mourir. La vieille femme et ma mère unirent leurs désarrois. Je vins au monde entre ces deux femmes, bercée par les cris des animaux de la ferme. Très choyée, mon enfance se déroulait au rythme de cette vie des champs. Je devins une petite fille solitaire, un brin farouche. J'avais cependant deux passions, les animaux et les livres. Très en avance pour mon âge, ma scolarité se déroulait sans difficulté. Jusqu'au fameux moment où mes études m'obligèrent à me rendre à la ville. Alors là, ce fut le début d'un enfer. Le mot n'est pas trop fort. Isolée de mon élément, la nature, j'étouffais. Des années si difficiles que j'en étais malade. Ma

mère tenait absolument à ce que j’obtienne des diplômes, un métier. Sa tante vieillissante lui avait abandonné sa ferme et toutes les terres contre ses bons soins. Ayant veillée sur elles jusqu’au bout, elles sont décédées dans cette maison de famille que j’habite aujourd’hui. Là où les jours s’égrenaient sous la musique du vent et du chant des oiseaux, la ville a maintenant étendu ses voiles, béton inexorable presque jusque chez moi. Mon côté sauvageonne a fait que personne ne m’a apprivoisée. Malgré quelques « intermèdes » de courte durée. Je vis seule, dans la grande bâtisse habitée de tant de souvenirs. J’ai vendu les terres. L’argent placé dans un petit immeuble me procure un revenu qui le temps venu me permettra d’arrêter mon activité. J’ai un jardin, une terre de bonheur. Et lorsque assise sur mon banc, je ferme les yeux je me surprend à rêver à la ferme, à ces bruits, aux animaux. Les couleurs des saisons, l’odeur des foins de juin, du raisin vendangé de l’automne, le parfum des confitures d’été. Ils me manquent tellement ! J’ai une âme de paysanne, la tête dans la nature, l’esprit dans les sabots, les mains dans la terre. Lasse de cette ville qui vient lécher les pans de ma maison à grand bruit de voitures, de murs, de piscines, d’autoroutes, j’ai fini par étouffer. Il me fallait retrouver cette vue illimitée

de champs, de collines. La ligne où l'horizon se perd et emporte les rêves, l'air pur, les bruits familiers de la campagne. La nature, vraie. Où je me sens si bien. Il me revenait souvent, comme une pensée obsédante, quelques bribes de phrases de ma mère. Elle évoquait parfois ces montagnes de Barousse, des petites montagnes à vaches disait-elle. Elle prenait alors un air d'ailleurs, absent, rêveur. Elle y avait passé quelques séjours de vacances chez son amie de faculté dont les parents y avaient une maison. Aux confins des Pyrénées, tout près du beau site de Saint Bertrand de Comminges. « Nous étions tout un groupe d'étudiants à nous y retrouver, à y faire des excursions mémorables. Au Mont Né, j'avais le souffle coupé, l'impression de caresser le ciel ! C'est là que j'ai vu les premiers isards » me racontait-elle. Moi la montagne ne m'attirait guère. A la manière des lézards, je paressais au soleil, c'était plutôt la mer qui remportait mes suffrages. Entre Atlantique et Méditerranée. Des séjours entre deux eaux qui me revigoraient. Toujours hors saison, lorsque tout vous appartient. J'affrontais en riant les coups de gueule de l'Océan déchaîné, le visage baigné d'embruns, les lèvres salées, le souffle coupé. Il me transmettait sa force, sa rage. Cette mer agitée en tumulte, c'était un peu moi. Ces

pensées qui parfois se bousculent dans un ressac intérieur, une tempête de l'esprit. J'ouvrais les bras, j'accueillais de plein fouet cette houle, écume blanche qui éclatait sur la digue. Nos colères se confondaient, se mesuraient dans une communion hors du temps. J'en ressortais apaisée. La Méditerranée, si différente, c'était la petite maison bleue à Gruissan , l'île aux oiseaux, les flamands roses des lacs marins, les barques de pêcheurs. Les cigales, dans le massif de La Clape, la chaleur et la tramontane, ce vent fou. La sieste et le bronzage, la paresse. A en finir grillée, ivre des parfums de thym et de romarin, de muscat et de vin rosé. Tout cela c'était les beaux jours. Des escapades volées au temps qui me guérissaient l'âme et fortifiaient mon corps. Des séjours de rêve où l'on met un peu sa vie entre parenthèses. Ma vie. Voilà, j'y étais. Et au-delà des parenthèses, il y a le quotidien. Leitmotiv qui tourne, remonte, me tire par un pan de la veste, se rappelle à moi comme si je l'avais oublié. Me dit ce temps qui passe, irréversible. Ce miroir du matin où s'impriment les nouvelles rides, la tristesse du regard, le poids du cœur, la bouche sans sourire. Ce corps pris dans l'automatisme d'un robot. Une mécanique des jours, lourde, sans surprise, sans étonnement. Ployée sous le joug insupportable de ces

nouveaux voisins sans gêne qui m'agressaient de téléphones portables, de cris, de jeux de piscine, de décibels à fond, de hurlements d'enfants, d'aboiements de chiens abandonnés seuls des journées entières. La violence ambiante , les incivilités répétées, je n'en pouvais plus d'être ce buvard à tout absorber. Le triste constat d'une évolution qui m'insupportait. Une société dans laquelle je ne me reconnaissais plus. J'étais arrivée à ce tournant, cette cinquantaine source de mes réflexions, une prise de conscience du temps qui me restait à vivre. Autant le vivre bien. Aller vers l'essentiel, ne plus perdre son temps. J'étais déterminée à vivre une deuxième vie débarrassée de ces mille riens, de cette façade derrière laquelle je me cachais certains jours. Des choses superficielles et inutiles. Je saturais, je déprimais. Ma décision était prise, murement réfléchie. Il fallait que je fasse quelque chose contre ce quotidien devenu exécration. Je ressentais un besoin impératif de nature, de calme. De ces massifs à toucher le ciel. Avec pour seule musique celle des torrents et des sonnailles des moutons. La Barousse. Ce cœur des Pyrénées dont m'avait vaguement parlé ma mère. Y aller. Cela me sautait aux yeux comme une évidence. J'y découvrirais à mon

tour le fameux mont Né ! Aussitôt pensé, aussitôt fait.

La directrice de l'agence était dynamique et perspicace.

- Vous savez, c'est mon métier ! j'avais bien cerné ce qu'il vous fallait...

Cette petite maison fermée depuis longtemps avait échu en héritage à un couple installé dans les Alpes de Haute Provence. Ils n'y reviendraient pas. A moins qu'un de leurs enfants plus tard... C'était la raison pour laquelle ils ne souhaitaient pas encore vendre. Bon, provisoirement et dans l'urgence j'ai accepté la location. Cela me permettrait de voir si je me plairais vraiment ici et d'envisager alors un achat. La bâtisse toute en pierres était un peu isolée. Juste ce qu'il faut, dans un hameau de trois maisons, la dernière tout au bout du chemin. Avec un jardin en mouchoir de poche. Des prés tout autour, les montagnes en face. On entrait de plain pied dans une grande pièce au rez-de-chaussée où la cheminée noircie disait les anciens feux de bois, une arrière cuisine, une petite salle d'eau et deux chambres à l'étage composaient l'habitat. La montagne pénétrait par toutes les fenêtres, cela me suffisait. La fin de l'hiver me permit d'aménager. Quelques meubles

anciens indispensables avaient été acheminés par camion. Le reste, je l'apportais en voiture au fur et à mesure de mes trajets. Je n'étais pas seule à m'installer. Sous le toit du petit appentis à bois, un couple de troglodytes avait niché. Plus loin quelques mésanges me poursuivaient de leur vol malicieux, un merle ironique sifflait. Un rouge gorge se posait sur le vieux lilas. Je ne serais pas seule ! Les premières nuits, le chat-huant vint partager le silence obscur de ma chambre et les va et viens de quelques loirs faisant la sarabande au grenier. Imprégnée des bruits retrouvés de la nature, je revivais. Je me laissais bercer, loin des agressions, des pollutions, savourant ce plaisir nouveau fait de calme et de vie douce, cette petite musique du temps qui s'écoule et chante le souffle de la terre. Je retrouvais les sons endormis de l'enfance. Ceux du vent dans les arbres, qui s'envole aux plumes des oiseaux. L'angélus au clocher du petit village que la montagne orgueilleuse gonfle à l'écho de ses flans. Mais ici aussi la vie pastorale avait reculé. Nombreux étaient les jeunes à travailler dans les villes proches, abandonnant la rude vie des champs, précaire et peu rémunératrice. Toutes les fins de semaine, je fuyais m'installer dans mon havre de paix. Le hameau en vue, je distinguais la première grange restaurée, souvent fermée,

qui faisait penser à la petite maison dans la prairie. Ceinte d'une clôture de bois, j'appris qu'elle était la résidence secondaire d'une famille bordelaise. La seconde maison éclatait de vie. La grande bâtisse en L au crépi rustique, alignait de part et d'autre de la porte d'entrée, du rez-de-chaussée à l'étage, une symétrie de fenêtres aux volets rouge basque délavés. Sur le côté droit la « fameuse galerie » balcon de bois typique des maisons baroussaises, rehaussait des dépendances. Plus loin, des étables, granges, bâtiments agricoles abritaient bétail, outils, paille et foin. Des canards, des coqs, des poules traversaient la cour dans des poursuites désordonnées. Près du perron surélevé de quelques marches, deux chiens montaient la garde, un petit « farou » noir aux pattes blanches et un gros Patou blanc. Cet énorme chien des Pyrénées gardien de troupeaux. J'entendais de ma maison le va et vient du tracteur, les cris des bêtes. Les odeurs fortes de la ferme, les bruits familiers me ramenaient à mon enfance. J'étais bien. J'étais moi. Je respirais à pleins poumons, je laissais entrer par tous mes pores cette nature semblable à ma vie d'enfant, elle éclairait ma tête de réponses simples, d'évidences. Je prenais enfin le temps de vivre, d'écouter, de sentir, de regarder. De ne rien faire. Je savourais cet

immense bonheur de tout oublier, les heures, les contraintes, où coupée de tout, isolée du monde on peut s'immerger et goûter le moment présent, savoir qu'il va durer autant qu'on le souhaite, ou presque... Une profonde jouissance m'envahissait. Le stress de ces derniers temps m'avait abandonnée. Je baignais dans une douce euphorie, un bien-être complet, du corps et de l'esprit, je flottais. Une deuxième vie, comme une seconde naissance.

J'avais fait la connaissance des gens de la ferme dès mon arrivée. Ma voiture chargée à bloc, j'avais du m'arrêter, le tracteur immobilisé sur la petite route empêchant le passage. A peine entrée dans la cour, les chiens ont aboyé. Le petit « farou » s'est précipité vers moi, renflant ma jupe. J'adorais les chiens, mais sur le qui-vive je ne bougeais pas. Un homme d'une cinquantaine d'année sortit, se précipita et me rassura

- N'ayez pas peur, ils ne sont pas méchants, entrez !

La main tendue, il vient m'accueillir.

- Bonjour, je suis Emma, je vais juste à la maison du haut, j'emménage.

- Ah ! c'est vous qui allez habiter là-haut ! et je vous empêche de passer ! vous entrerez bien un peu, le temps de boire quelque chose.

Je reconnaissais là l'hospitalité de nos campagnes aujourd'hui disparue. On offrait toujours une chaise, une boisson, qui facilitaient l'approche et permettaient le lien... Aux vagabonds, on distribuait une assiette de soupe, un pain, de la charcuterie ou un morceau de fromage. On prêtait un coin de grange pour la nuit. Autres temps...

- Asseyez vous, il commence à faire chaud, qu'est ce que je vous offre ? L'homme confus s'excusa : vous savez il y a longtemps qu'il n'y vient plus personne à la maison du haut. Alors on a pris l'habitude de laisser le tracteur sur la route lorsqu'on travaille aux champs. Maintenant, je le rentrerai dans la cour. Une femme grande, forte, vêtue d'un tablier bleu, les cheveux remontés en chignon, entra dans la grande pièce, me sourit, frotta les mains à son tablier en me tendant la main droite. Une poignée de mains vigoureuse, franche.

- Je suis en pleine boucherie ! aujourd'hui c'est l'abattage des poulets. J'ai du café, ou un petit verre, qu'est ce que vous prendrez ?

- Un peu de café, merci

Le « petit verre » je le savais, pouvait être le pire ou le meilleur. La liqueur fabriquée « maison », les vins de noix ou de pêches, ou l'eau de vie... Il s'appelait Louis, elle, Germaine. Ils étaient nés à

trois roues de charrette l'un de l'autre. Avaient fréquentés la même école, les mêmes bals, jusqu'au mariage. Les parents de Louis décédés, ils avaient pris possession à part entière de la grande ferme où deux enfants ont agrandi la famille. Le fils aîné, Claude, avait vingt-quatre ans. Leur fille Jeanne vingt deux ans. Tous deux travaillaient à Saint-Gaudens, Claude au supermarché, Jeanne comme aide-soignante à l'hôpital. Pour les gros travaux ils aidaient leurs parents. Les présentations faites, je leur racontais à mon tour mon envie de vivre au calme, le rêve d'un retour aux sources, mon travail, mes origines paysannes. D'entrée une chaleureuse complicité s'instaura. Je leur disais combien j'appréciais les produits naturels au bon goût d'avant et leurs demandais s'ils me vendraient quelques volailles ou légumes du jardin.

- Bien sûr ! ce sera avec plaisir. Et on fait aussi du fromage avec le lait de nos vaches.

Nous nous sommes quittés avec la promesse de nous revoir bien vite. Germaine insistait longuement,

- Surtout ne vous gênez pas, s'il vous manque quelque chose, ou que vous ayez besoin d'un coup de main, vous savez où nous trouver ! Pour le lait frais, on traie tous les soirs vers vingt heures. Si vous voulez vous pouvez nous laisser

un récipient en passant, on vous le gardera au frais. Et puis, il vous faudra revenir faire la connaissance de nos enfants.

Louis rangea son tracteur, me libérant le passage. Leurs sourires m'accompagnaient. J'appréciais la convivialité de mon nouveau voisinage. Outre de bons produits, j'aurais la sécurité d'une aide en cas de problème. Quelques jours plus tard, des coups discrets à la porte me tirèrent de mes rangements. Une jeune fille à l'air un peu emprunté, me sourit, un plat enveloppé d'un torchon dans les mains.

- Bonsoir ! je suis Jeanne. Maman a préparé des croustades aux pommes pour dimanche, elle en a fait une pour vous. Voilà me dit-elle en me tendant le plat.

- Merci Jeanne, entre, entrez, oh ! et puis si on se tutoyait ?

Elle avait l'âge d'être ma fille. J'étais confuse de tant de gentillesse. Un peu maladroite toutes les deux, nous nous observions. Jeanne avait un regard clair, limpide, direct. De ses gestes, se dégageaient une douceur, une certaine bienveillance. Son métier devait lui convenir pleinement. Pour son âge, elle faisait preuve d'une belle maturité. L'école des « champs », celle qui forme au bon sens dès l'enfance.

- ça me fait drôle cette maison habitée. Elle était fermée depuis si longtemps ! C'est sympa que vous soyez là !

Nous poursuivions la visite. La jeune fille caressait les objets et les meubles d'un œil discret.

- C'est joli ! On voit que c'est votre métier. Moi aussi j'aime bien arranger les choses.

Elle découvrait des tissus, des boutis. Des fleurs séchées suspendues au plafond, ma collection de paniers d'osier, de vieilles fioles alignées. Les hortensias qui décoraient une ancienne pompe à sulfater.

- Et dire qu'on en a plein le grenier des objets anciens comme cela ! remarqua-t-elle avec une pointe d'ironie.

- ça va me donner des idées.

- Puisque ça te plaît, je t'aiderais si tu veux Jeanne. je te prêterai quelques livres.

Nous nous sommes quittées avec cette assurance tranquille et joyeuse que nous aurions avec le temps bien des choses à partager. Sans urgence, sans date précise, juste à l'occasion...

Avec Jeanne, ses parents, se voir, se rencontrer échappait à toute obligation. Ces moments partagés obéissaient à la seule envie d'échanger quelques discours simples, pour le plaisir. Les caprices du temps revenaient souvent dans nos

conversations. Ils rythmaient leurs travaux. J'éprouvais une joie immense à les aider, à retrouver les gestes du passé, de mon enfance. La période des foins si parfumés du début de l'été, les soins au bétail. J'étais devenue une familière de la maison. Mon concours était accepté sans manière. Les corvées s'oubliaient tandis que nous parlions de tout et de rien. Germaine insistait chaque fois pour m'offrir quelque chose, nous avons ainsi instauré un système de troc. Outre mon aide, je lui apportai des livres qu'elle lisait dans ses moments de calme avec gourmandise, des épiluchures et des croustons pour les animaux. Nous échangeions des recettes, des confitures. J'offrais des coupons de tissu, des souvenirs ramenés de mes déplacements. Nous avons cependant passé une convention pour le coût des volailles. Comme je lui venais en aide, je n'en payais pas la préparation. Un petit commerce qui amusait beaucoup Louis, lequel toujours enjoué et prêt à faire des blagues me tapait amicalement à coup de concombre. Et tandis que je réglais mes volailles, remplissait la malle de ma voiture de légumes.

Ce deux janvier, j'accrochais au mur le nouveau calendrier du facteur. Il était passé après Noël pour les étrennes. Autour d'un café, il avait étalé les incontournables paysages de montagne, de

mer, des photos de chiots et de chatons, de bouquets de fleurs, autant d'images désuètes et convenues qui trônaient dans chaque cuisine entre la cheminée et la pendule. Amusée, j'en feuilletai la pile. Je trouvais la reproduction d'un vieil attelage de bœufs aux champs, couleur sépia. Le moins banal . Réserve, l'homme n'était pas disert. Son sourire discret disait plus que ses mots. Quelques banalités échangées, récompensé d'un billet, il poursuivit sa route.

Le beau temps revenu, des balades me poussaient à découvrir les environs. Trois villages distants d'à peine six ou huit kilomètres formaient une couronne de toits. Des flèches de clochers se renvoyaient la belle musique des heures accompagnant le soir le retour des troupeaux de moutons et de vaches.

Ce jour là un tracteur s'essouffait sur le chemin en lacets. Des chiens aboyaient au klaxon de la voiture du boulanger, quelques volailles s'égosillaient mêlant leurs cris aux bêlements des agneaux. L'été irradiait. Une petite route raide grimait à l'un des villages, Gaudent. Je décidais d'y partir en exploration. Au centre, le vieil abreuvoir offrait le timbre cristallin et glacé de son eau. Je m'y rafraîchissais généreusement. La chaude journée d'août avançait bourdonnante d'insectes, tandis que des nuages sombres

s'accrochaient aux sommets poussés par un vent brûlant.

- Bonsoir ! me dit au passage une dame sans âge, cueillant des tomates dans son potager. Elle portait sur sa tête un vieux chapeau de paille sur un mouchoir plié. Une vieille recette rurale pour éviter les insolations.

- Je ramasse les tomates avant que l'orage arrive, parce que s'il grêle elles se perdront ! Vous êtes d'ici ?

Je savais que la question ne relevait pas de la curiosité mal placée mais d'une envie de savoir pour mieux faire connaissance. Je lui racontais que toulousaine d'origine je demeurais au hameau plus bas et je découvrais mon nouveau territoire. Ici ce n'est pas par curiosité que les gens vous interpellent, c'est une forme de politesse. On se salue, on demande des nouvelles. Et puis dans leur isolement, ces gens sont heureux de ces petites conversations. Tout cela, la vie à la campagne me l'avait enseignée.

- Ne vous attardez pas ! Les orages en montagne sont dangereux. Vous avez des tomates ? Je peux vous en donner, j'en ai tellement !

Voilà une autre habitude de ne rien gaspiller. Toujours prêt à partager le peu que l'on a, à donner ce qui est en trop, à ne rien jeter. Cette montagnarde était si heureuse de m'offrir

quelques tomates, que j'ai accepté. Nous avons discuté des cultures venues sans traitement, juste fertilisées du fumier des moutons. Avec de la bouillie bordelaise pour seul traitement. Parce que la loi de l'échange prime, je lui ai proposé à ma prochaine promenade de lui apporter du pain rassis pour ses volailles et un pot de mes confitures. Je pouvais lire une joie immense sur son visage. A mots pesés, elle me laissait poursuivre ma route et son sourire m'accompagnait. Je hâtais mon pas peu rassurée par cet orage menaçant, quand des bruits de sonnailles, de sabots, les aboiements d'un chien me firent lever la tête. Un sentier débouchait sur la route remplie dans toute sa largeur de moutons et d'agneaux. Poussés par un chien noir aux pattes blanches, dont les circonvolutions étaient dignes d'un numéro de cirque. Avançant, reculant, tournant, il employait une énergie folle à canaliser les animaux, remettant dans le rang ceux qui s'éloignaient par quelques aboiements. Un vrai travail. Tout au bout, un homme de belle stature, un grand bâton à la main fermait la marche. Ses yeux rieurs croisèrent le regard admiratif que je portais à son troupeau.

- Il faut se dépêcher de rentrer ! me dit-il, d'une voix rocailleuse roulant les r. Cet accent pyrénéen forgé aux cimes des montagnes.

- L'orage arrive, il va falloir se mettre à l'abri !
Il s'amusa à la vue de quelques brebis facétieuses qui fouillaient mes poches et mon sac, de me voir distribuer caresses et bisous aux agneaux.

- Ah ! vous aimez les bêtes ? Je m'appelle Mathieu Ferrere

Et voilà que la conversation s'engageait avec Mathieu. Le plus naturellement du monde, nous avions tant de choses à nous dire, comme si nous nous étions toujours connus. Une curiosité inattendue apparemment réciproque, nous poussait à vouloir savoir...

- Je suis du village à côté, Sacoué. J'ai des prés ici, aussi, l'été j'y amène mes moutons. Je passe un moment avec eux et mes livres dit-il tapotant sa besace. La vue y est magnifique, et bien que j'y sois habitué, je ne m'en lasse pas.

Mathieu me surprit. De son grand sac outre les livres, s'échappaient quelques plantes. Interceptant mon regard, souriant il me confia

- Ce sont mes remèdes ! aussi bons à l'homme qu'aux bêtes. Je soigne quelques petits maux, tant qu'on peut éviter le médecin !

Des coups de tonnerre proches nous rappelèrent que l'orage avançait. Du ciel de plus en plus sombre la menace planait, le vent agitait les branches, éloignant les oiseaux dans des vols

désordonnés. Nous avons fait le sentier buissonnier, sans grande hâte, absorbé par la conversation.

- Il faut se presser, me dit-il, je dois encore faire boire le troupeau.

- C'est moi qui vous ai retardé, si vous voulez je peux vous aider.

J'espérais secrètement qu'il ne me refuserait pas le plaisir de m'occuper à nouveau des bêtes. Il me regarda amusé devinant mon envie.

- Je crois que je vais vous dire oui, pas parce que j'ai besoin d'aide, mais plutôt parce que cela semble vous faire plaisir.

En cheminant le long du sentier, je lui avais confié mon attachement aux animaux, ma nostalgie de la vie à la ferme. J'étais aussi impatiente de découvrir sa maison et la bergerie.

Nous sommes passés devant l'église, le village ressemblait comme deux pierres aux autres. Sur le point d'arriver, les bêtes accélérèrent le pas. Je découvris alors derrière un grand portail d'entrée une de ces belles maisons majestueuses et solides, au grand toit protecteur. Dans la cour, quelques volailles picorèrent des restes de grains. A l'abri des dépendances, quelques petits museaux aux longues oreilles couraient dans les clapiers. La bergerie était à droite, le fenil au dessus, séparés de la maison par un hangar à la

magnifique charpente où s'entassait du matériel agricole. Une fois les bêtes abreuvées, les premières gouttes commencèrent à tomber. Mathieu m'invita à rentrer chez lui.

- Vous ne pouvez pas continuer la route avec cet orage, attendez qu'il passe et s'il le faut je vous prêterais un parapluie pour rentrer chez vous.

Un couloir distribuait les pièces du rez-de-chaussée. Tout au bout, un large escalier de bois conduisait à l'étage. L'immense cuisine était sombre, meublée sans superflu. Une monumentale cheminée laissait imaginer les belles flambées d'hiver. Sur la grande table en chêne, un bol et une cuillère oubliée, un verre, une carafe d'eau, un livre, une miche de pain, une salière, un sucrier disaient l'homme seul.

- Il me reste du café. En voulez vous une tasse, ou préférez vous un peu de Porto ?

- Merci, je veux bien un peu de café.

Il sortit du grand vaisselier deux jolis tasses en porcelaine, deux petites cuillères en argent de dans le tiroir. Mathieu m'étonnait de plus en plus. Singulier, il n'avait pas les manières rugueuses des vieux paysans.

Balayant du regard le désordre organisé de sa table,

- Et oui ma petite, une femme ça manque !

Il me raconta brièvement que veuf depuis longtemps, il s'était accommodé de sa solitude. On devinait à ses silences peut être quelques blessures cachées. Il sourit lorsque je lui appris que j'avais comme lui un côté un peu sauvage, solitaire. Ouvrant sa besace, il prit grand soin de ses plantes et les rangea sur une petite table. Le rabat ouvert de son sac me laissa entrevoir trois livres et un cahier. Mathieu allait sur ses soixante quatorze ans. Il souffrait de rhumatismes et se préparait des décoctions, des tisanes, des emplâtres.

- Comme un vieux sorcier ! s'exclama-t-il dans un éclat de rire.

L'orage éclata. Des éclairs zébraient les fenêtres comme des rideaux en colère. Des trombes d'eau faisaient chanter les pierres de la cour. Je savourais mon café dans la quiétude protectrice de la grande maison. La présence de l'homme fort et chenu, comme un sage m'apaisait. J'avais appris ces silences, à apprécier, à goûter les minutes de ces moments rares, simples, où il suffit de si peu pour se sentir heureux.

- Cela fera du bien, la nature a besoin d'eau et puis ça va enfin rafraîchir.

A ces mots de Mathieu, sautant sur mes genoux, un chat me fit sursauter.

- Ah ! voilà Philibert, mon gros matou, il vient faire connaissance. Vous verrez c'est un vrai pot de colle.

En ronronnant, Philibert se blottit sur mes genoux, ravi de faire le plein de caresses. La pendule sonna 19 heures. J'avais presque une demi-heure de route à faire. L'orage s'éloignait, laissant derrière lui une pluie fine et continue. Je remerciais Mathieu de ce moment heureux et m'apprêtais à rentrer.

- Attendez petite, prenez ce parapluie, c'est le vrai parapluie de berger, il abrite bien ! Vous me le rendrez plus tard, j'en ai un autre. J'y pense, je vais vous donner quelques œufs frais de mes poules, j'en ai trop pour moi tout seul. Mathieu prit un petit panier d'osier où il plaça soigneusement quelques œufs enveloppés d'un torchon.

- Tenez et ne faites pas l'omelette ! A bientôt petite !

Sa grande main s'aplatit sur mon épaule d'une bourrade amicale. Dans ses yeux éclatait le sourire lumineux de la joie de notre rencontre. Je partis, songeuse. Ce moment partagé, ne me laissait pas indifférente. Cette rencontre si simple m'avait marquée. Elle ne ressemblait pas à ces contacts qui jalonnent la vie sans laisser d'empreinte. Est-ce ce paradoxe entre l'homme

cultivé et le montagnard bien dans ses terres, en tout les cas, Mathieu m'intriguait. Il avait des manières qui laissaient deviner une autre vie que celle des champs. Je me posais bien des questions sur cet homme tout le temps de mon trajet. Le grand parapluie me protégeait complètement de la pluie qui tombait. La nature assoiffée se désaltérait à l'envie. Des oiseaux ivres de fraîcheur s'ébrouaient d'arbres en arbres. Le vent était tombé. Seules les sources chantaient, dégoulinant leur trop plein sur les talus herbeux. Cette nuit, les lapins sauvages et tout le gibier se régalerait d'herbe fraîche. Déjà presque arrivée, je voyais le toit de la maison. Les tuiles rouges du hameau luisaient, lavées de la poussière de ces derniers jours. Le crépuscule aux brumes bleutées enveloppait l'îlot de vieilles pierres d'un drapé de volutes mauves, éteignant le jour au lent sablier des heures. Le jardin regorgeait d'eau.

Je secouais le parapluie et la porte ouverte, le mis à sécher dans la réserve qui me servait de cellier. Une pièce dans laquelle j'entreposais mille choses. Où sur quelques étagères en bois s'entassait mon fouillis. Des bois flottés, des vieux cadres, des galets. Des rêves et des projets de créations entre « lorsque j'aurais le temps » et « ça pourrait servir ». Comme dans le grand

puzzle de la vie, j'avais petit à petit l'impression qu'avec ce fameux temps des choses se mettent en place. J'avais très envie de créer, donner libre cours à ma vocation artistique. J'accumulais, j'entassais, persuadée que les objets poursuivent leur existence au gré des mains qui les façonnent. Retrouvent un usage. Cette nouvelle vie que j'amorçais, gagnait de plus en plus sur la réalité. Fuyant tout ce qui m'était devenu contraintes, sources de stress, épuisements stériles. Juste une envie de vrai, de nature, de rencontres simples et profondes. C'était si bon de rêver le regard perdu aux sommets des montagnes, de laisser le vent emporter mes pensées. Vivre au calme avec mes livres. Je pouvais rester des heures à contempler le paysage, à écouter l'opéra des saisons, sans voir le temps passer. Il me revenait alors cette expression liée à ma naissance, " fille naturelle ". Je me plaisais alors à penser plutôt fille de la nature J'y trouvais cette immense liberté de laisser filer le temps, comme le sable entre les doigts entrouverts. Tout oublier, se laver de ses malheurs. Savourer le silence, méditer, apprécier la si grande beauté des paysages. Le chant d'un oiseau, le soleil sur ma peau, le dessin des nuages poussés par le vent. La musique légère de la brise aux feuilles des bouleaux, le bois mort qui craque sous les pas. Les jonchées de feuilles

qui annoncent l'automne dans le sentier forestier. Le parfum des saisons, suave, subtil. Un amour de la nature consommé jusqu'à l'ivresse, le souffle coupé, le cœur ému. J'étais une vagabonde. Sauvage. Les lilas, le parfum poudré des pivoines, le premier muguet, les giboulées qui font fumer la terre dans des vapeurs d'arc-en-ciel, les trilles des hirondelles annonçant le printemps. Les premiers foins coupés, le chant des grillons, une fleur d'églantier mise à sécher dans un livre m'apportaient l'été. La première flambée dans la cheminée au crépuscule, l'odeur des bûches de chêne qui crépitent, la nuit qui raccourcit les jours, le vent si fort emportant les dernières feuilles, les couleurs rousses, pourpres brûlées par l'été, c'était déjà l'automne. Avant le grand calme. Le soleil pâle, la buée sur les carreaux, la tourmente de neige. Cette chape laineuse qui endormait tout. Le cri d'un corbeau, vol noir, lugubre, qui fait craindre le ciel. Comme un mauvais présage. C'est l'hiver. Vite réchauffée aux joies simples de l'âtre, à la cocotte qui mijote les plats oubliés sur le trépied, aux longues veillées bien emmitouflée dans un plaid si doux, le palais régala d'un vin chaud à la cannelle. Des livres, de la musique... La liste de mes bonheurs.

Dans cette petite maison je me sentais à l'abri de tout. Loin du tumulte. Forte, apaisée. Occupée à dévorer voracement les jours à la lumière du temps, à savourer ces plaisirs si simples qui m'étaient devenus essentiels. J'y étais juste moi, je me retrouvais. Une deuxième naissance. Au point que certains jours se confondaient l'enfant et l'adulte que j'étais devenue. Peut-être à cause de ce père qui m'avait tant manqué... Ne m'étais-je pas construite tout à fait ? Paradoxalement, je devais être forte, faire face. Très jeune j'avais été confrontée à la dureté de la vie. Les deux femmes qui m'avaient élevée m'avaient fait partager leurs difficultés. Me laissant aujourd'hui le sentiment d'avoir mûri trop tôt, d'avoir enjambé l'enfance. Au point d'en avoir sauté quelques épisodes d'innocence. J'étais différente des autres. De part ma condition familiale, mais aussi par cette maturité qui s'était imposée naturellement. La dureté du travail de ces deux femmes, leurs incertitudes de l'avenir, leurs difficultés, je les avais partagées. Cela avait plombé ma vie d'enfant. Et aussi la méchanceté distillée au fil des jours des gens stupides et malveillants qui se complaisaient à m'envoyer des quolibets moqueurs et insultants

" Hé toi la petite bâtarde ! " C'est sûr je n'étais pas comme les autres, je ne serais jamais comme

les autres, je serais mieux que les autres ! Cette différence, c'était ma force. A trois ans je lisais couramment. A huit ans je rentrais en sixième. Curieuse, toujours insatisfaite, je me nourrissais de tout. Insatiable. Pour rattraper un manque, pour tutoyer l'excellence, quitte à souffrir d'être perfectionniste. Qualité ou défaut ? Un caractère affirmé, résolu, une vraie personnalité sans calcul, spontanée. Cette détermination pour une si jeune enfant à réussir ce que j'entreprenais, me faisait qualifier d'atypique par mes proches. J'étonnai. Avec une détermination sans mesure, déjà je ne souffrais pas déjà l'à-peu-près, le mensonge, la bêtise et par dessus tout la méchanceté. Je le faisais savoir tout haut, ce qui m'a valu de nombreuses mises à l'écart. Je n'ai pas changé pour autant. Mais je sais donner sans compter. Aimer, espérer. Jusqu'à essayer de fameuses déceptions. Poussée à l'extrême dans ma quête d'affection, j'ai souvent bien mal accordé ma confiance. A des gens qui en ont profité sans retour. Un beau gâchis qui a fini par me durcir, me faire comprendre qu'il faut se protéger, croire en soi. Etre fort. Et aller vers ceux qui partagent. Qu'à courir vers de faux-semblants on se gaspille, on s'aveulit, pour se mépriser ensuite. La vraie force, on la puise en soi. Et dans mes pires moments, seule la nature

m'a apporté l'apaisement, la clairvoyance, la faculté de rebondir, de continuer à vivre. Cette joie de vivre s'inscrit simplement au chant d'un oiseau, à ce regard d'amour désintéressé du chien fidèle, à ces mille petits bonheurs du jour. La vie est un cadeau. Je ne veux plus qu'on me la vole. Désormais, je vais à l'essentiel. Ce crédo simple et vrai dans lequel je me retrouve.

Ce soir j'oublierai le taboulé préparé à l'avance pour me revigorer d'un plat chaud. Les œufs de Mathieu et les tomates offertes tombaient à pic. Je préparais une omelette aux tomates avec gourmandise dans cette vieille cuisine dont les propriétaires avaient eu la bonne idée de conserver l'évier en pierre et la plupart des anciens matériaux d'origine. Les grosses portes aux planches cloutées, avec tout en bas les trous découpés des chatières. Elles laissaient passer les courants d'air mais c'était la rançon à payer pour ce charme authentique. Il faisait sombre. J'allumai la lampe à suspension reconvertie où l'ampoule remplaçait le pétrole et quelques bougeoirs. J'adorai cet éclairage en demi teinte, doux, reposant, les jeux d'ombre et de lumière du caprice des flammes de la bougie sur les murs. La pluie s'était remise à tomber. Je contemplais rêveuse la petite danse de l'eau sur les carreaux, tandis qu'en mangeant je repensais à Mathieu.

La sonnerie du téléphone balaya mes pensées.
- Comment vas-tu ? Je n'ai plus de nouvelles...
c'était Philippe. Plus qu'un ami presque un frère.
Nous nous étions rencontrés à l'école des Beaux-

arts. Il était peintre et sculpteur avec un regard d'artiste qui transcende le quotidien. De quinze ans plus jeune que moi, cette différence fut vite oubliée. Tous deux amateurs de peinture, inconditionnels de Dali, une multitude de points communs nous avait rapproché. Nous nous comprenions sans parler. De soirées en sorties, de jours passés ensemble, une familiarité nous unit. Se transformant au fil des gestes amicaux en tendresse. De plus en plus proches, l'attrance physique et des sentiments plus profonds s'installèrent. Un vendredi soir Philippe n'est pas rentré chez lui. Tout le week-end je l'ai aidé à déménager son appartement pour rejoindre ma grande maison. Nous avons vécu neuf années extraordinaires. Un peu folles. S'il m'accusait souvent d'être trop cartésienne, lui m'agaçait par ses inconséquences. Je devais, en plus de mon travail, assurer quelques unes de ses expositions d'où il se dérobaît au dernier moment. " Les gens me fatiguent, il m'énervent, je ne les supporte pas ". Je n'étais pas pour ma part adepte des bains de foule. Cependant lors des vernissages il se devait d'y être. Bien qu'il remporte un beau succès dans ses ventes, il fallait à chaque fois inventer une nouvelle excuse pour justifier son absence. Désinvolte, irresponsable souvent, cette situation finit par me

lasser. D'autres incompréhensions altérèrent la bonne entente de notre relation venant à bout de notre vie commune. Malgré quelques belles disputes, demeurait au plus profond de nous cette envie de réconciliation. Un lien si fort qu'il ne pouvait pas disparaître " nous sommes des extraterrestres, ma martienne - j'étais née au mois de mars- me répétait Philippe. Pas comme tous ces gens ordinaires ". Préférant ne pas gâcher notre relation et exécrés par un quotidien devenu difficile, nous avons décidé de ne plus vivre ensemble. Il avait depuis longtemps un ami proche à San-Diégo. Et l'envie d'aller voir ailleurs le taraudait, l'Amérique le séduisait. Philippe est parti. Nous laissant juste à tous les deux un peu de tristesse. Nous ne nous quittions pas. Nous avions cette certitude un peu étrange que nous serions toujours là l'un pour l'autre quoi qu'il arrive. Plus forte qu'une complicité physique. Même si j'avoue que ses câlins, sa tendresse allaient me manquer. Nous n'avions pas besoin de nous appeler tous les jours, de nous écrire. Juste de temps en temps nous venait cette envie de communiquer, de donner où de prendre des nouvelles. A chaque fait marquant du quotidien, il fallait vite le partager. Alors tous les moyens étaient bons. SMS, Internet, courrier... Ainsi Philippe avait participé de loin à mon

installation dans la Barousse. Lui, avait pris ses marques à San Diégo où son ami Fred dirigeait une galerie. De temps en temps il venait à Paris où nous nous retrouvions toujours avec un plaisir extrême. Nous avions l'impression de nous être vus la veille et sans trop de mots laissons libre cours à cette communion du moment. Jamais vraiment interrompue.

- Pas de nouvelles, tu sais ce que l'on dit ? Pas d'inquiétude je goûte à mes nouveaux bonheurs de villageoise à la montagne, de belles rencontres, j'assure mes vieux jours !

- Toi, vieille jamais ! Les martiennes n'ont pas d'âge. Alors ta nouvelle planète te plaît ?

Le oui me venait aux lèvres, mais il était trop tôt. Ce n'était pas une installation de quelques jours de vacances mais un choix. Vivre là.

- Je pense oui, laisse moi le temps ! Maintenant, je ne veux plus, je ne peux plus me tromper, je n'ai pas ton âme vagabonde !

J'apprenais qu'il était dans une période féconde de création, de photos insolites. Je l'aurais parié ! Il avait l'art des paradoxes et cela marchait fort. Il avait trouvé quelques jeunes femmes à la plastique sublime qu'il faisait poser dans des endroits décalés.

- Ah ! Ah ! je le taquinais, lui prêtant certaines liaisons. Je n'en étais pas jalouse. Nous

conservions ce lien affectueux si fort qui seul comptait pour moi.

Des petites aventures de passage avaient égayé mes nuits de femme seule. Avaient flatté ma capacité de séduction. Une complicité fugace, que certains auraient voulu prolonger... Mais peut-être étais-je devenue trop exigeante ? Je leur trouvais toujours quelques défauts qui m'empêchaient de prolonger ces bons moments que nous passions ensemble. Peut-être avais-je du mal à bâtir une structure familiale. Ce père absent... Cela m'avait tant manqué dans mon enfance. La crainte de l'abandon encore. J'avais besoin de séduire, de conquérir, d'être aimée. Pour finalement me retrouver bien souvent insatisfaite, déçue. Qu'est ce que je recherchais vraiment ?

Au fil des années mon corps s'était alourdi. Des excès de gourmandises avaient comblé quelques manques. J'avais fini par renoncer à ces aventures. Je n'imaginai plus d'homme dans ma nouvelle vie. Je me laissais aller aux plaisirs de la table, à la musique, à l'écriture, à la contemplation des paysages. Cette solitude bien remplie de mes petits bonheurs me convenait. Toujours en observation, curieuse, je me repaissais de nature, de promenades, d'ambiances, de couleurs. Des états d'âme que je

traduisais en poésie. Un peu d'écriture, des photos.

Cette région de Barousse avait la saveur d'un paradis. Mille sentiers à explorer, conduisaient en automne à des bois où poussent cèpes, girolles, trompettes de la mort que je cueillais avec bonheur. Il n'était pas rare de surprendre un cerf majestueux ou quelques biches apeurées qui s'enfuyaient dans les taillis. Etonnée par ces rencontres je retenais alors ma respiration. Au printemps, tout était enchantement. Des tapis de jonquilles parfumaient les prés. A faire pâlir le soleil. Au cœur de l'été des cascades rafraîchissantes et des petits torrents bondissants glaçaient les pieds surchauffés par la promenade, offrant un espace idéal pour pique-niquer. Je ne me sentais pas pour autant coupée du monde puisque des centres commerciaux tout proches offraient le nécessaire. La vie culturelle n'y était pas en reste. Dans la magnifique citée de Saint Bertrand de Comminges se déroulait un célèbre festival de musique sacrée où j'avais pris un abonnement accompagnée quelque fois de Jeanne qui se régalaient de ces soirées. Elles se terminaient dans la convivialité de pâtisseries partagées avec les artistes. Le festival de jazz à Saint-Gaudens, la ville voisine, nous enthousiasmait par son ambiance. Et le week-

end arrivé, les petits villages fidèles à leur tradition organisaient les Barréjadies, des fêtes où voisinaient des exposants de bons produits locaux, des animaux, des artisans fiers de montrer leur savoir-faire. Le soir, le bal amusait grands et petits. Le 21 juin pour la Saint-Jean les montagnes rougeoyaient des brandons allumés. Un arbre fendu et dressé. Il brûlait éclairant les visages et allumant la joie aux yeux des spectateurs admiratifs. Chaque village fidèle à la tradition célébrait cette coutume locale. Au col le plus haut, le port de Balès une fête à grand succès rassemblait la foule de touriste et autochtones, pour se terminer par un feu d'artifice. Malgré un calme apparent, la vallée ne s'endormait pas. La proximité de Luchon permettait quelques escapades dans une ambiance plus citadine. L'Espagne toute proche offrait tabac, carburant et petits restaurants à des prix intéressants. Une de mes balades favorites se terminait souvent au gouffre de la Saoule, magnifique cascade au bout d'un sentier bucolique à Mauléon. Et tant de photos à faire. Je n'en étais jamais rassasiée. Un petit chevreuil étonné, une jeune chouette perchée dans une haie... Les détours des chemins offraient bien souvent des surprises. Je rentrais de mes promenades emplie de ces petits bonheurs

simples et rares. Je me réjouissais chaque fois avec impatience à l'automne dès les premiers jours d'octobre du brame des cerfs. Impressionnante plainte qui montait dans la nuit semblable à un rugissement. Ils communiquaient chacun à leur tour, mâles fiers rivalisant de force et de défis. Les montagnes chantaient leurs amours d'automne.

A évoquer ces musiques singulières, c'est avec une joie particulière que je me régalais des petits clochers de villages qui égrainent leur angélus au crépuscule. Les tintements de cloches cristallins se répercutant souvent dans la brume suscitent l'émotion. Donnent des envies de prières. Avec le bruit des sonnailles des animaux aux étables, c'est un enchantement. La magie du soir et sa sérénade pastorale. A la tombée de la nuit les rares lumières de ces petits villages racontent la vie des habitants. Cinquante personnes en moyenne pour ces lieux perchés.

Si l'hiver apporte neige et froidure propres à une douce hibernation, le printemps galope tout son saoul impatient, aux sabots des moutons, des vaches avec les premières transhumances. Sonnailles, clochettes, voilà le retour de l'herbe verte et des pacages en altitude tant espérés par les animaux.

Germaine et Louis viennent de m'inviter à participer à cette journée de fête.

- C'est pour samedi, cette fin mai, le temps sera favorable. Jeanne a une journée de RTT, elle nous aidera. Des cousins et des amis se joindrons à nous, c'est qu'il faut encadrer les bêtes !

Louis trépignait avec l'impatience d'un enfant. Joyeux, se faisant houspiller, il suivait Jeanne pour que rien ne manque aux repas. D'abord le casse-croûte de la matinée. Le départ était fixé à 6 heures 30. Une halte permettrait un peu de repos et on dévorerait la grosse miche de pain de campagne, du pâté, des charcuteries et le fameux fromage de Barousse arrosés d'un peu de vin.

- Cinq heures de montée pour gagner la cabane, ça creuse !

A l'arrivée étaient prévues les grillades de côtelettes et autres gourmandises, un peu de repos avant la redescente.

Je préparai mon sac à dos et mon bâton.

Le samedi venu, grand branlebas autour de la maison. Les brebis bêlaient, le troupeau s'agitait, les chiens jappaient dans un joyeux désordre. Germaine me présenta les personnes qui montaient avec nous dont un couple d'amis anglais venus en voisin. Le départ était donné par Louis. Avec enthousiasme tous se mirent en marche derrière le troupeau. Les moutons avides

d'herbe fraîche s'éparpillaient ça et là, vite rattrapés par les chiens qui les remettaient dans le droit chemin. La petite route pastorale s'avalait sans trop de difficultés. La pose déjeuner était bienvenue. Revigorés nous entamions la dernière montée avant l'arrivée. Déjà le petit refuge se devinait. Nous étions à 1800 mètres d'altitude. Quelques plaques de neige subsistaient, derniers témoins de l'hiver. Les troupeaux fatigués brouaient. Un torrent dans l'estive les abreuverait. Il étaient trois éleveurs à laisser leurs bêtes à la garde d'un berger qui logeait au refuge assisté d'un beau patou. Grillades, chants pyrénéens et rires ont rendu la journée belle. C'était la fête pour tous.

Si la maison me séduisait, je n'étais pas pour autant chez moi. Je n'avais pas la liberté de transformer les choses à ma façon. Cela me frustrait quelque peu. Et puis il y avait cet homme rencontré au hasard de mes promenades. A un embranchement du chemin, une vieille ferme en contrebas, des prés où paissaient ses moutons. Difficile de lui donner un âge. Je l'ai croisé au volant de son tracteur. Un regard fixe, noir. Pas rasé, le visage émacié, un béret raide de crasse sur la tête. Maigre, sec. J'ai esquissé un bonjour. Il ne m'a pas répondu. Intriguée, j'en ai parlé à mes voisins. A leur mine embarrassée, j'ai compris qu'il n'était pas apprécié.

- Oh ! Vous savez, il a eu bien des malheurs. Sa femme s'est suicidée, la seule fille qu'ils avaient est partie. On ne l'a jamais revue m'expliqua Germaine pas très loquace. J'ai appris par la suite que sa femme peut-être fatiguée de mauvais traitements s'était jetée dans le puits; quelques mois plus tard une ambulance avait amené leur fille. Je ne me sentais pas rassurée. Je voulais en savoir davantage. Mais les gens d'ici étaient peu bavards, surtout lorsqu'on n'est pas du " pays ". Bribes par bribes, j'avais cependant obtenu par

Jeanne quelques précisions. Il se prénomait Roger. Ses parents originaires chacun d'un village voisin étaient cousins.

- Un mauvais mariage, précisait Louis, il était né un peu fou !

Il avait épousé Madeleine restée dans cette ferme à la mort de ses parents. Souvent des cris montaient de la maison. Mariée, elle n'avait plus parlé à ses voisins.

- C'est vrai qu'elle était originale, un peu sauvage Madeleine. Mais après la noce on ne l'a pratiquement plus vue. C'est lui qui sortait faire les courses m'expliqua Germaine.

J'ai appris que lorsqu'on s'approchait de la ferme, on la voyait toujours travailler, refendre même du bois. Un travail d'homme. Dès que les chiens aboyaient signalant une présence elle rentrait. Pareil pour leur fille. La petite ne sortait que pour aller à l'école. " Il paraît qu'il les battait " me dit à mots couverts Germaine. Toutes ces confidences ont fini par accroître mon malaise. La proximité de cet homme étrange ne me plaisait pas trop même si les autres voisins compensaient par leur gentillesse. En m'installant ici j'espérais pouvoir acheter la maison. Aujourd'hui je n'en étais plus si sûre. Sans vouloir trop y penser, je surveillais cependant les quelques lueurs de cette ferme, lorsqu'en fermant les volets les soirs d'hiver, le

froid et le vent ajoutent à cette impression de crainte. Sournoise, elle s'insinue partout donnant quelques frissons lorsqu'on se prend à écouter les bruits étranges de la nuit. Des craquements, une vieille tôle qui grince sur le bûcher, une branche qui gémit, j'étais un peu sur le qui-vive. Certains soirs, il me semblait entendre des pas, sourds, réguliers. Un matin, au réveil, je me précipitais dehors. Il avait neigé. Alors j'en aurais le cœur net. Y-aurait-il quelques traces ? La neige imprime tout. Il y en avait. Et c'est soulagée que je découvrais des pas d'oiseau, les empreintes d'une fouine, les crottes des biches qui étaient venues manger le foin laissé sous l'appentis. Inutile de s'inquiéter. Il n'empêche, ce " fameux " Roger parasitait sérieusement ma sérénité.

- C'est pas marrant, me dit Jeanne, je vois bien que ça vous embête.

Malgré mes occupations quotidiennes l'hiver traînait en longueur. Il n'en finissait plus et rendait impatiente l'arrivée du printemps.

Habituee des après-midi passées avec Mathieu, mes pas me ramenait toujours chez lui. J'avais pris l'habitude de crier son prénom en passant le portail:

- Coucou ! Mathieu !

Alors la porte s'ouvrait sur un visage souriant, le regard pétillant. Nous avions pris l'habitude de deux bises échangées.

- Tiens petite, prends un morceau de gâteau et sers nous le café. Depuis que tu viens me voir, je n'ai jamais autant mangé de gâteaux ! dit-il en riant.

- On va finir par grossir Mathieu.

Entre les siens et ceux que j'apportais, nous prenions de mauvaises habitudes. Une belle complicité perdurait entre nous. Des moments de paroles, mais aussi de silences, des instants d'une infinie douceur. Cependant il ne se confiait guère, comme si son passé l'embarrassait. Je lui avais raconté ma vie d'enfant singulière avec mes " deux mères ". Il avait posé des questions sans faire de commentaires.

- Tu sais, me dit-il, je n'ai qu'un neveu Paul du côté de ma femme. Il vit à Bayonne et viens quelquefois pour ses congés.

- Il a de la famille ?

- Oh non ! Il a trop mauvais caractère ! Je l'appelle le vieux garçon, c'est un ours.

A ce propos Mathieu éclata de rire et me raconta qu'il lui avait préparé à la fin de l'été un pot de fruits mûrs, sucrés arrosés d'eau de vie. Un joli bocal coloré. Ravi, Paul était prêt à prendre le pot quand Mathieu déclencha sa colère. Tu sais

je t'ai préparé ça d'après une recette que j'ai lue, qui s'appelle la confiture du vieux garçon... eh bien tu peux te la garder lui répondit Paul en reposant le pot.

- Il est susceptible, tu ne peux pas imaginer. Depuis je fais attention à ne pas le fâcher.

Mathieu alimentait le feu et le crépitement des bûches faisait oublier l'hiver. Les aiguilles de la vieille comtoise tournaient sans qu'on s'en aperçoive. Je rentrais avant qu'il fasse nuit. Nous nous quittions avec peu de mots, juste ce regard partagé qui disait l'au revoir, le reviens vite, la chaleur, la gaieté partagée. Sur le chemin du retour mes pensées étaient de plus en plus confuses. Mes voisins de la ferme étaient si gentils et pourtant ce n'était pas pareil. C'est chez Mathieu que je passais les meilleurs moments, que je me sentais si bien. J'étais attirée vers cette maison, par sa présence devenue quelque chose d'habituel. Un sentiment indéfinissable. Quelquefois je me demandais ce que ma présence lui apportait. Il semblait heureux de me voir, même si économe de mots il ne se livrait pas. Taire ses émotions, toujours. Mais entre nous s'était installée cette douce complicité qui me laissait l'impression qu'on se comprenait. Et si je me trompais ? Je chassais ces pensées, on verrait bien. Il m'apprit les vertus des plantes.

J'étais devenue incollable dans l'art des tisanes et autres décoctions.

- Une vrai sorcière ! Au Moyen-âge on t'aurait brûlée, riait-il.

Il s'amusait de voir que pour pouvoir avaler ces mixtures souvent amères j'ajoutais des tonnes de miel.

- Ca ne vaudra plus rien !

Rhumes, crises de foie et autres petits bobos étaient soulagés par ces préparations.

Le répondeur de mon téléphone clignotait; un message de Philippe qui venait aux nouvelles. A sa voix je devinais que ce n'était pas la grande forme. Je rappelais aussitôt.

- Si, ça va ! Je prépare une nouvelle expo et le dernier salon a bien marché. Lucie est partie.

Voilà c'était ça. Une fois de plus. Bien qu'il ait un talent fou, qu'il soit si séduisant, si attachant, il restait difficile à vivre. Et partager son quotidien était compliqué. L'attendre des nuits sans savoir où il était. Inconstant, imprévisible. Au début on est sous le charme de l'artiste. L'indulgence passée la réalité refait surface. Notre différence d'âge lorsque je l'ai rencontré l'a peut-être incité à me confier ses peines et ses échecs. A se sentir protégé. Aujourd'hui il fait partie de moi naturellement. J'essais de le faire rire et lui raconte ma nouvelle vie, simple. Nous nous amusons beaucoup.

- C'est une retraite ou quoi, ton antre ? Et ce Mathieu, tu t'installes chez lui quand ? Tu seras veuve et je reviendrais !

Sa gaïté retrouvée, nous avons promis de nous redonner rapidement des nouvelles. Ses propos sur Mathieu m'interpellaient, me laissaient

perplexes. Je n'arrivais pas à expliquer ce besoin d'aller le voir, devenu presque une nécessité. Je m'interdisais d'y aller tous les jours. Et ces jours où je n'y allais pas je pensais à lui. Quels étaient mes sentiments ? Amoureux ? Vingt-cinq ans de plus que moi; je n'osais pas non plus imaginer que je l'aimais comme un père. Ce père que je n'avais jamais connu, qui m'avait tant manqué. J'en déduisais alors que ces sentiments inexplicables étaient fait d'admiration, de cette passion de la nature partagée, de connivence, de quelque chose d'indéfinissable. Une sorte de protection. Je ne voulais pas trop creuser, aller au fond des choses. Faire remonter les pensées, celles qui aiguissent les malheurs, ravivent les douleurs de l'enfance au goût d'abandon. Le maître d'école curieux à la rentrée et la sempiternelle question " et ton père? " " Il est mort ! " Répondre ça à cinq, six, sept ans, tous les ans ...

Il y avait ces bons moments à partager ensemble. Nous les partagerions, sans trop d'interrogations.

L'hiver fondait dans les vapeurs brumeuses de février. Aux premiers bourgeons éclataient l'impatience du printemps. Aujourd'hui c'était Mardi Gras. Je commençais la matinée par la confection de crêpes que nous dégusterions

l'après-midi avec Mathieu. Tandis que la musique d'un CD m'accompagnait, il me sembla avoir aperçu une ombre devant ma fenêtre. Je sortis et me trouva nez à nez avec Roger. Surpris, hirsute, un vieux mégot au coin des lèvres il se mit à bredouiller un charabia incompréhensible.

- Qu'est ce que vous faites ici ? Vous voulez quelque chose ?

- Heu ... Je cherche le chien, me répond-il d'un air embarrassé, il m'a échappé la sale bête !

Et le voilà reparti en bougonnant. Décidément quelle tête antipathique. Craintive, je fermais la porte avec le verrou et retournais à mes crêpes. Je déjeunais légèrement et me mis en route. Arrivée chez Mathieu, nous voici partis ensemble d'un grand éclat de rire. Sur la table était disposé un grand plat d'oreillettes et de beignets.

- J'ai travaillé tout ce matin. Hé bien avec tes crêpes, pour finir tout ça on va pouvoir inviter le chien !

A propos de chien, je lui racontais la visite de Roger; ça a semblé le préoccuper.

- Cette maison ferme bien ? Toute seule là-bas, avec ce fada à côté, tu serais mieux dans un village.

Nous avons débouché une bouteille de cidre tout en se gavant de pâtisseries. Berlingot le chien

avide de gourmandises en faisait de même. On s'amusait comme des enfants, lorsqu'au carreau de la fenêtre des petits coups brefs interrompirent la récréation. La porte s'ouvrit,

- Hé bien ! On ne s'ennuie pas ici, on vous entend rire depuis le portail, dit un homme mince, grand, le regard étonné sous un chapeau noir.

- Ah ! Paul, je te présente Emma , voilà Paul mon neveu.

- Depuis qu'il me parle de vous, le portrait est fidèle. Je tombe bien, vous n'allez quand même pas manger tout ça.

- Oui, tu vois, on ne savais pas que tu viendrais, alors on se faisait aider par Berlingot.

Tout naturellement Paul s'est assis autour de la cheminée, un verre de cidre posé sur l'accoudoir du fauteuil, une assiette de gâteaux dans les mains. Pas très disert. Le sucrier passait de l'un à l'autre et nous nous demandions quelles pâtisseries étaient les meilleures.

- Je les ai parfumées à la fleur d'oranger précisa Mathieu.

- Moi, au Grand Marnier, dis-je.

- Tu vas rester un peu ? interrogea Mathieu, après que Paul sembla rassasié.

- Cinq, six jours, comme d'habitude, jusqu'à ce que tu me renvois !

Nous avons un peu bavardé. Si Paul était très réservé, il me semblait assez loin du portrait de l'ours que m'avait brossé Mathieu. Plutôt séduisant.

En les quittant, sur le pas de la porte, Mathieu me dit

- Et que ça ne t'empêche pas de venir !

Je les laisserai profiter d'être ensemble. Je ne me sentais pas aussi à l'aise avec Mathieu, en présence de son neveu.

Au retour je m'arrêtais à la ferme de Germaine pour commander une volaille. Je regagnais la maison. Musique, feu de bois, lecture. Je dévorais les livres. Je pense que j'aurais pu vivre sur une île déserte à condition d'avoir des livres. Je ne pouvais pas m'en passer. Mathieu me disait la même chose. Lire lui était indispensable à lui aussi. Tous les trimestres il allait à Toulouse et rentrait avec sa provision: " C'est mon seul plaisir, ma plus grosse dépense ". Son grenier en était rempli. "Tu peux prendre ce que tu veux". Nous avons instauré des échanges, ce qui en plus nous permettait de faire des économies.

Dans le grenier de sa maison, hormis les livres, j'ai découvert des photos. Au décès de sa femme, il était revenu s'installer dans sa maison natale. Dès qu'il parlait du passé, son regard devenait fuyant. On le sentait mal à l'aise. Enigmatique.

Comme s'il cachait quelque chose. Et cela aiguïsait mon envie de comprendre. Un jour que j'étais penché sur des photos, il s'est énervé et d'un ton que je ne lui connaissais pas m'a dit

- Ce sont les livres qui t'intéressent ou moi ?

- Les deux mon capitaine !

Je pensais le faire rire, mais il ne plaisantait pas.

- Et bien nous allons en parler puisque tu es si curieuse.

Manifestement il n'étais pas à l'aise.

- Jeune , j'ai poursuivi des études à Toulouse. Après ma licence, je suis entré comme cadre à la SNCF. Je me suis marié un peu pour faire plaisir à mes parents, plus par raison que par amour. Puis veuf, j'ai pris ma retraite, j'ai vendu ma maison pour venir m'installer ici dans la maison de mes parents. Celle de mon enfance où je revenais en vacances. Le seul endroit où je me plaît vraiment avec mes animaux, mes livres.

- Pas d'enfant ?

- Non !

Il avait débité cette histoire d'un ton neutre, sans émotion. Comme une leçon bien apprise que l'on récite. Je ne m'y trompais pas, cela semblait trop simple surtout pas aussi simple qu'il voulait me le faire croire. Mais je n'insistais pas. D'ailleurs, il avait rapidement tourné les talons et attiré mon attention dans une autre pièce du grenier.

- Regarde, j'ai l'édition originale numérotée de " Vingt mille lieux sous les mers " de Jules Verne, me dit-il tout fier.

Au fond de ses yeux transparaient la gêne, l'embarras, l'impression de se sortir d'un mauvais pas.

- Les souris finiront par le ronger, ce serait dommage, prends le.

- Ah non Mathieu, un tel cadeau me gêne.

- Si, dit-il avec insistance d'un ton impérieux.

- Merci, j'en prendrai soin.

Ce livre, était le livre du malaise. Il m'évoquait ce récit laconique peuplé de zones d'ombre. Ce même malaise que j'éprouvais à questionner ma mère ou ma grand tante, qui subitement se montraient si occupées ailleurs. Tous ces non-dits, ces embarras d'adultes avaient freiné ma joie, mon innocence d'enfant comme des pierres auxquelles on trébuche sur le chemin, ralentissant la marche. Comme un petit caillou qui gêne dans la chaussure et griffe le cœur. Malgré tout, il fallait avancer. Aujourd'hui encore cette douleur revient, lancinante. Si je l'oubliais parfois, je savais qu'elle ne me quitterait jamais. L'absence de père, je la trimballais avec moi comme un sac à dos. Lourd. Un manque cruel. A la fois flou et si réel. Ce rejet si mal vécu, incompréhensible. Tant de

pourquoi, de questions sans réponses me taraudaient. Adulte, je comprenais mieux les vicissitudes de la vie. La complexité de certaines situations. J'avais enfin pu trouver des excuses à ma mère. Lui reconnaître le mérite et le courage de m'avoir élevée, seule. Cela m'apaisait un peu. Après une grande soif d'amour, de reconnaissance qui m'ont valu quelques belles déconvenues, j'étais devenue méfiante, un peu sauvage. A chaque peine, chaque chagrin, chaque moment de mal-être, je puisais mon réconfort dans la nature. Mon refuge. Il m'arrivait de pleurer contre un arbre, un gros chêne, protecteur. Les feuilles agitées par le vent murmuraient une petite musique de consolation. J'entendais alors s'envoler ma tristesse. Revenait une vie nouvelle, une raison d'espérer.

Entre deux maisons, avec mes bagages, je me sentais bohémienne. Sans parler des escapades à la mer. J'avais hâte de me poser enfin, mais le choix restait difficile. Je partageais mon temps , avec encore un peu de travail. Ce travail maintenant allégé que j'assurais juste pour le plaisir. Le bouche à oreille fonctionnant bien, je profitais d'une large clientèle aux nombreuses retombées. Désormais je pouvais choisir mes chantiers et quelques rares interventions me suffisaient. C'est dans cet esprit qu'une rencontre m'avait particulièrement marquée. D'anciennes relations avaient transmis récemment mes coordonnées à Julien. En souriant je repensais à ce client timide et réservé pour lequel j'avais organisé un bureau et un agencement adapté dans une grande maison plutôt désordonnée. Féré d'histoire, Julien croulait sous les piles de livres. Un de plus ! Un peu d'ordre et une pièce fonctionnelle lui permettrait, aux premiers jours de sa retraite, d'écrire comme il le souhaitait. Nos échanges avaient dépassé une relation purement professionnelle pour se muer en une belle amitié. Une grande complicité même. J'avais accepté ce chantier sur l'Aubrac, attirée par les paysages

sublimes, moi la boulimique de nature. Ces amis communs avaient insisté " il t'attend ! Tu ne peux pas te dérober, en plus de lui rendre service, tu vas te régaler "

J'avais réservé une chambre à l'hôtel tout proche à Aubrac. Le temps de faire sa connaissance, voir comment agencer ce qu'il souhaitait, prendre des mesures, commencer mon travail. Le soir nous avons partagé un délicieux aligot. Depuis, le chantier terminé, nous avons continué à nous voir. Avec un plaisir certain. Aussi émoustillés et empruntés que des ados ! Bien évidemment Philippe n'a pas manqué d'ironiser gentiment : " enfin ! Tu as trouvé ton prince charmant, la Belle au bois dormant ! Réveillée finalement, ne te rendors pas, après il sera trop tard ! ".

Je dois avouer que Julien ne me laissait pas indifférente. Tendre, délicat, attentionné, posé, il me faisait partager ces paysages lunaires d'Aubrac à nul autre pareils. Un bout du monde désertique et lumineux parsemé de quelques burons perdus. L'immensité infinie où la terre et le ciel se confondent. Les drailles parcourues bordées de gentianes, les champs de narcisses au printemps à réjouir le cœur. Lors de nos escapades il me faisait découvrir quelques lacs et la cascade du Der à l'eau si transparente. Toutes ces promenades d'une infinie douceur

s'agrémentaient quelquefois de joyeux pique-niques, l'occasion aussi de cueillir du thé d'Aubrac.

C'était une fête d'aller le rejoindre à chaque invitation. Des séjours flamboyants où je m'abandonnais à mes émotions, où je lâchais prise, enveloppée dans la douceur d'une présence sécurisante. Ces derniers temps, Mathieu avait remarqué lui aussi ma gaîté. Nous avons ralenti la consommation de pâtisseries.

- Je me mets au régime Mathieu !

- Il n'y aurait pas anguille sous roche là-dessous ? m'interpelle-t-il en riant. Tu sautes comme les cabris, tu as l'air bien enjouée...

- Bah ! on verra.

Ne pas s'emballer, attendre, espérer.

Amoureuse ? je n'y croyais plus du tout. Ne faisais rien pour cela... Et pourtant cette légèreté, ces palpitations qui font le cœur en joie, l'incandescence des sentiments, la fièvre de l'attente, si elles troublaient le calme de ma vie, me rendaient si heureuse ces derniers temps. Je me surprénais à l'impatience des appels de Julien. Dans l'attente de ses mots, des sous-entendus, des projets qui révélaient en filigrane l'espérance des jours à venir. L'esquisse d'un ailleurs doux et merveilleux.

Le feu de bois crépitait aussi dans la cheminée de la maison de Julien. Il avait tout préparé pour m'accueillir. Dans l'immense bâtisse de pierres grises, une belle chambre est à ma disposition. Le salon est magnifique.

- L'hiver, lors des bourrasques de l'écir, cette maison me protège, j'hiberne, coupé du monde comme un vieil ours, me dit-il dans un éclat de rire.

Et dire que j'ai une passion pour les ours au point que j'en ai toujours un dans mon sac, petite peluche feutrée qui ne me quitte jamais. Plein les maisons aussi. Suspendus en décoration aux serrures des portes. Un petit voyage au pays de l'enfance que je n'ai peut être pas quitté ...

Ils consolent les chagrins, boules de douceur, confidents à conjurer les peines. Ils comblaient certainement un manque...

Cette solitude choisie qui nous est commune, je la comprend. Je l'apprécie aussi tellement. Nous avons tant d'autre points communs. Je lui ai raconté mes Pyrénées, un peu semblables. Cette nature qui régénère, essentielle. L'Aubrac plus aride, plus désertique invite à la contemplation, à la méditation. Immense, silencieux, infini. Irradié

d'une lumière cosmique, presque métallique. Mystique. La beauté sauvage d'un territoire préservé.

- Comme moi, tu vas en tomber amoureuse ! Et ses yeux brillaient d'une lueur malicieuse.

J'attendais ses appels, de plus en plus impatiente. Avec une hâte fébrile nous nous retrouvions dans sa région de rêve. Une envie réciproque. Durant ces séjours de bonheur intense, il me faisait partager les splendeurs de sa terre. Un paradis ! Magique. Je prenais des photos pour les savourer ensuite et me rappeler les bons moments partagés lorsque je serai seule. Lors d'une promenade, il avait gentiment pris ma main. Il devenait difficile de refuser ces sentiments qui se renforçaient au fil de nos rencontres. Timides et exaltés, rieurs et émus nous étions comme deux adolescents qui se découvrent. Effacé l'âge ! Ah ! les facéties de Cupidon ! Alors que l'on n'y croit plus. J'avais la certitude qu'il était vrai, sincère, différent. L'impression qu'enfin j'avais peut-être rencontré celui qui pouvait me comprendre, m'accompagner pour le reste de mes jours ? Partager les joies, les voyages, trouver une épaule aussi sur laquelle s'appuyer. Avec lui tout me semblait simple, naturel. Nous étions en osmose, ressentions une plénitude, comme un aboutissement. Nous avons de plus en plus de

mal à nous séparer, seulement consolés à l'idée de nous revoir. Cependant je voulais être sûre, ne pas être déçue une fois encore.

Trouver la force de se laisser aller. L'émoi, la tendresse, pourquoi les refréner, est-ce si déraisonnable ? Lorsque les jours s'enfuient si vite, fermer la porte au bonheur me paraissait une impossible erreur. A la fois exaltée, réfléchie, j'étais en proie à des sentiments contradictoires. Peut-être décidée à laisser parler mon cœur.

De retour d'Aubrac, à la petite maison de montagne, euphorique, le cœur léger, un peu " fofolle ", j'étais impatiente de faire partager ma joie à Mathieu. Arrivée chez lui, porte close. Je le retrouverais sans doute au pré où il avait du conduire ses brebis. Cependant, des bêlements montaient de la grange. Étrange, le troupeau était là. Où était Mathieu ? parcourant le village en quête de nouvelles, j'ai fini par rencontrer le maire.

- Ah ! Vous n'êtes pas au courant ? Les pompiers sont venus le chercher , il a été transporté à l'hôpital de Saint-Gaudens. Je crois qu'il a eu un accident cardiaque. Son neveu l'a découvert étendu au sol.

- Et ses bêtes ?

- C'est un voisin qui va reprendre son troupeau parce que maintenant il ne pourra certainement plus s'en occuper. Pareil pour les volailles.

J'étais atterrée par la nouvelle. Tandis que je passais des jours heureux avec Julien, une catastrophe se déroulait ici. Et je n'étais pas là pour m'occuper de Mathieu, lui porter secours. Je me sentais un peu coupable. Il fallait le plus vite possible que je me rende à l'hôpital pour le voir.

Je décidais de m'y rendre aussitôt. J'apprenais alors que Mathieu était en réanimation.

- Vous êtes de la famille ?

- Pratiquement, il compte beaucoup pour moi, ai-je répondu dans un état second.

- Vous ne pourrez pas le voir longtemps, il est sous assistance respiratoire et il ne parle pas. Son état est préoccupant.

Le cœur battant, les jambes flageolantes, à deux doigts de m'évanouir, je découvrais Mathieu inerte dans ce lit médical. Des appareils bruyants, toute une batterie de tuyaux le reliaient à une vie artificielle sous l'éclairage blafard des néons. Les larmes me montaient aux yeux. Une boule d'angoisse dans la gorge. Que restait-il de mon ami, de nos moments de rires et de joies ? Allait-il s'en sortir, récupérer ? Autant de questions qui me tracassaient. L'avenir semblait bien compromis. Les médecins ne pouvaient pas se prononcer, son état était stabilisé sans plus. Séchant mes larmes, je m'approchais, caressais la main inerte, à peine tiède. Lire dans ce regard perdu les mots que la bouche ne prononce plus... Chuchoter à son oreille

- Mathieu ? C'est moi Emma. Mathieu ?

Aucune réaction. M'entendait-il seulement ? J'avais du mal à accepter ce silence. Nous avons encore tant de choses à nous dire, à partager. Je

suis restée un peu. Malgré ma main sur la sienne, les paroles murmurées, je n'ai rien obtenue. La peine étranglait ma voix. Bouleversée, j'ai quitté l'hôpital le cœur gros. Conduis la voiture dans un état second. Sur le chemin du retour je suis passée récupérer Berlingot. Le pauvre chien s'était réfugié sous l'appentis. A son air triste, je comprenais qu'il s'était rendu compte de l'absence de son maître. Avec quelques jappements de reconnaissance, il a semblé malgré tout heureux de me suivre.

Dès mon retour à la maison j'éprouvais le besoin de parler de ce qu'il m'arrivait, de me confier. De partager cette peine, ce chagrin. Julien m'avait laissé un message pour savoir si j'étais bien arrivée. Je l'informais aussitôt de ce qu'il venait de se passer. Avec la douceur et l'équilibre qui le caractérisait, il trouva les mots juste pour m'apaiser, m'apporter un peu d'espoir.

- Il faut attendre, laisser faire le temps. Veux-tu que je fasse un saut pour quelques jours ?

Cette idée me réconfortait. Julien était un soutien, c'est alors que je m'en rendais compte. L'importance aussi qu'avait pris Mathieu. Désemparée, j'acceptais la proposition de Julien.

- Tu vas devoir t'habituer à moins de place !

- On se serrera dit-il espiègle.

L'allusion n'est pas parvenue à me faire sourire.

Fatiguée, éprouvée par ces derniers jours, Germaine, Louis et Jeanne m'entouraient de leur sollicitude. Germaine me préparait ses fameux desserts dont elle avait le secret, mais je n'avais guère d'appétit, l'estomac noué.

Julien m'accompagnait à l'hôpital. L'état de Mathieu était toujours le même. Sans aggravation, mais sans progrès. Une des infirmières souvent à son chevet avait compris mon attachement pour lui. S'était un peu indignée que son neveu ne passe pas le voir, arguant qu'il travaillait, qu'il était très occupé.

- Vous savez, me dit-elle avec une certaine douceur, s'il devait nous quitter, il serait bien que vous puissiez m'apporter des habits.

Mathieu m'avait confié la cachette dans la bergerie où il déposait un double de ses clés. " Au cas où " disait-il.

J'avais mis longtemps à accepter cette marque de confiance qui me gênait un peu.

" Paul est loin, si j'ai un problème, tu es à côté ".
J'irai donc demain à sa maison chercher des vêtements. Triste corvée.

Julien avait du repartir signer chez le notaire la vente de près de sa propriété à un éleveur voisin que ses terres arrangeaient. Je n'avais pas dormi de la nuit, juste assoupie sur le matin.

Pénétrer dans cette maison en l'absence de Mathieu accentuait d'autant ma peine. Me faisait ressentir le manque. Quel silence. Tout était en

ordre. Paul était certainement venu. Quelle déception ces jours derniers ! Heureusement que Mathieu ne se rendait pas compte de l'indifférence de son neveu. A peine l'hospitalisation passée, lorsque j'avais téléphoné à Paul, j'avais été " expédiée " sans plus de commentaires " Et oui, il est âgé, alors on verra bien ! " Il m'apprit qu'il avait vendu le cheptel au voisin. Il s'était rendu une seule fois à l'hôpital. Laconique, il avait abrégé par " Vous pourrez lui apporter quelques affaires personnelles ? je n'ai pas le temps, je travaille. De toute façon il ne se rend pas compte " .

Des excuses qui lui donnaient bonne conscience. La chambre, l'armoire, les habits. Tout était parfaitement rangé. Quelques costumes, vestes, pantalons, des chaussures dans un tiroir du bas. Au dos de la porte de l'armoire, d'un fil tendu pendait un assortiments de cravates. Face au lit, une commode et des chemises pliées. J'avais l'impression d'entrer dans l'intimité de Mathieu. Retenant mes larmes, avec une grande réserve, du bout des doigts je faisais un choix. Un sac suspendu dans l'entrée me servirait à emporter le nécessaire. Je pensais aux livres que nous échangeions. Mathieu insistait toujours " prends-en, il ne seront bons qu'aux souris et aux rats ! "

J'avais envie de garder, au moins pour le moment quelque chose de lui. Comme un lien entre nous, qui nous rapprocherait. J'irai à l'hôpital cet après-midi. Cela me laissait le temps avant de partir d'aller au grenier pour emprunter quelques livres. Me changer les idées un peu...

L'escalier gravi, un bruit soudain me fit sursauter. Je m'accrochais à un vieux meuble apparemment bancal, qui, déséquilibré se renversa et avec lui des piles de livres, de vieux papiers. C'est alors que j'aperçus Philibert le chat, qui surpris avait bondi sur une étagère. Il s'enfuit par l'escalier. Je l'avais oublié celui-là ! Il avait du assurer sa pitance par quelques souris ou des petits oiseaux. Aux plumes quelquefois répandues ça et là, je savais qu'il en était friand.

" C'est un fameux chasseur " avait constaté Mathieu un jour de colère, car il avait raté de peu un petit rouge-gorge familier du jardin potager. " Celui-là s'il le tue je lui ferme la maison " avait menacé Mathieu en bougonnant.

Qu'allais-je faire avec deux animaux en plus ? Pour le moment je passerai déposer des croquettes et de l'eau à Philibert. Il me restait à mettre un peu d'ordre dans cet éboulement. Je triais les livres dont je formais de nouvelles piles. Au hasard des titres ou des auteurs j'en mettais quelques-uns de côté qui m'intéressaient. Quel

bazar, j'avais réussi mon coup ! Je découvrais un cahier de croquis, des paysages, quelques esquisses d'animaux très bien réalisés de la main de Mathieu. Une petite signature gribouillée en attestait. Quelle découverte ! Il m'avait caché ce talent. Arrivant au bout de mon rangement je redressais le meuble. Quelques photos éparses attirèrent mon attention. Et des papiers encore et encore. Je ramassais à pleine main ces liasses poussiéreuses.

La photo d'une petite fille avec deux nattes me fit sourire. Attisant ma curiosité j'y portais plus d'attention. Quelle ressemblance avec moi enfant. Je ne croyais pas si bien dire. J'avais l'impression de me voir à cinq ans dans un miroir. Ce n'était pas possible ! Mes mains tremblaient, je m'assis par terre. Mais que se passait-il, que faisait cette photo de moi ici ? J'avais la sensation que mon cœur allait exploser, je n'arrivais plus à respirer. Tremblante, avec frénésie j'entrepris alors de fouiller tous les papiers. Deux photos de moi encore et quelques lettres. La vue brouillée, je les lisais. Ma mère apprenait ma naissance à Mathieu. Donnait quelques nouvelles, lui parlait de moi. Les propos étaient distants. On pouvait deviner quelques reproches, quelques allusions à l'abandon...Une forme de résignation aussi. Je

ramassais ces quelques papiers me concernant, me relevais péniblement. J'étais sonnée par ce qu'il m'arrivait. Sidérée, ahurie. Mathieu mon père ! Voilà ce qui nous rapprochait. Accablée, assaillie de pensées, mon esprit est confus. Je ne sais plus où j'en suis. Je redescends l'escalier, m'assieds dans le séjour et pose les papiers sur la table. La bouche sèche, la gorge nouée. Pas la force de bouger. Trop ! Trop d'émotions, trop d'interrogations, trop de tout...Je perds pied complètement.

Un bruit de voiture. Je n'ai plus la notion du temps. La porte s'ouvre, Paul entre. Ouvre des yeux étonnés de me découvrir là, prostrée. Je dois faire peur à voir.

- Bonjour, qu'est ce que vous faites ici ? Ah ! je comprends, vous avez appris la nouvelle !

- Quelle nouvelle ?

- Comment ? Mais mon oncle est décédé ce matin. L'hôpital m'a prévenu, ils vous ont aussi laissé un message.

Cela ajoutait encore à mon désarroi.

Mon sac, le téléphone, tout était resté dans la voiture.

- J'étais venu chercher quelques habits que m'avait demandés l'infirmière, je devais les lui apporter cet après-midi. Voilà ce que je viens de découvrir, ces photos, ces lettres. Je suis la fille de Mathieu.

J'avais débité ces explications machinalement, dans un état second. Je venais d'apprendre qu'il était mon père. Alors que je le retrouvais, il venait de mourir. Perdu à nouveau. Paul me regardait étrangement. Il prit les documents, les examina attentivement

- Ce n'est pas possible ! Mathieu n'avait pas d'enfant.

Il était presque agressif, sans la moindre compassion. C'en était vraiment trop. Je sortais comme une folle et démarrais. Je m'arrêtais chez Germaine. A ma tête hagarde, elle comprit.

- Ton Mathieu ! Tu as reçu une mauvaise nouvelle ?

Je fondis en larmes et m'écroulais la tête dans les bras sur un coin de la table de la cuisine.

- Pauvre Emma, pleure, il ne faut pas garder ce chagrin. On va s'occuper de toi.

Bouleversée, laminée, dévastée je me laissais aller à ma douleur. Je ne savais plus si c'était la mort de Mathieu qui me peinait le plus ou ces non-dits qui brusquement surgissaient. De la révolte, de la colère. Une confusion des sentiments, l'impression d'un immense gâchis. D'être passé à côté de celui qui était mon père, qui n'avait jamais rien dit. Il savait. Depuis le début. Mon prénom, le récit de ma vie... Pas de réaction. Comment avait-il pu jouer une pareille comédie ? De la lâcheté peut-être... Tant d'interrogations me submergeaient. La plaie toujours ouverte de l'enfance me lancinait à nouveau. Lorsque j'ai pu raconter ce qu'il m'arrivait à Germaine et Louis, ils ne parvenaient pas à comprendre. Comment pouvait-on ne pas

reconnaître son enfant, le rejeter, rattraper le passé, tout ce temps perdu ? Est-ce qu'il se serait décidé un jour à me parler... Maintenant, c'était trop tard, fini.

- Mais il n'avait pas de cœur ou quoi ? s'exclama Germaine abasourdie.

Louis hochait la tête, ne trouvant pas de mots, muet devant une situation qui le dépassait, qui nous dépassait tous.

- Il faut que je prévienne Julien, puis Philippe, je vais rentrer.

Bienveillants, ils ont voulu que je téléphone depuis chez eux, ont insisté pour que je partage leur repas.

- Pas question de vous laisser rentrer seule, quand Jeanne arrivera elle vous rejoindra pour passer la nuit avec vous.

Louis avait tranché retrouvant ses mots et son autorité.

J'étais épuisée, anéantie, laminée. La présence de Jeanne auprès de moi m'avait fait du bien. Nous avons beaucoup parlé, elle non plus ne comprenait pas le silence de Mathieu à mon égard. La nuit était longue. Le chagrin et la fatigue ont eu raison de ma résistance, je n'avais pas terminé le chocolat chaud préparé par Jeanne, que je me suis endormie dans le fauteuil. A mon réveil des SMS de Julien qui s'inquiétait pour moi m'avertissaient qu'il allait venir. Cela me reconfortait. Il me revint alors à l'esprit que dans la précipitation, j'avais quitté la maison de Mathieu en laissant les photos et les lettres sur la table de la salle à manger. J'appelais Paul pour les récupérer et m'informer des obsèques. Sa réponse sèche a fini de me déconcerter.

- Les papiers sur la table ? Je les ai brûlés. Et l'incinération de Mathieu est prévue pour jeudi à 11 heures. De toute façon, je m'occupe maintenant de tout, il est inutile que vous reveniez à la maison.

Voilà, le neveu faisait table rase, c'était le cas de le dire. Je gênais. J'étais de trop.

J'allais mal, très mal. Une incinération ! Me revenaient les mots de Mathieu alors qu'il rentrait

d'obsèques d'un ami et ne supportait pas l'idée de crémation " moi je veux un enterrement comme avant. Dans le caveau de famille avec un beau cercueil de bois et des fleurs des champs " avait-il dit en souriant.

Je n'irai pas aux obsèques. A quoi bon assister à l'incinération de celui qui n'a pas voulu être mon père, qui n'était plus mon ami, auprès d'un neveu qui me détestait, c'était au-dessus de mes forces. Tout allait être réduit en cendres. J'éprouvais un grand vide en moi.

De la force, il m'en faudrait encore. Celle que j'avais puisé à l'amour de mes deux mamans qui avaient tant fait pour moi. Avec pour le courage d'avancer le petit mantra appris de ma grand-tante " l'homme est capable du pire et du meilleur ". Je le répétais dans les moments difficiles, avec l'espérance du meilleur...

Germaine nous a rejoint afin de prendre de mes nouvelles. A mon récit, perspicace, elle a percé les pensées de Paul.

- Le neveu a fait disparaître les papiers vous concernant. Il devait craindre pour l'héritage, au cas où vous auriez revendiqué vos droits sur la maison. Alors, en brûlant tout, plus de traces. Loin de moi l'idée de réclamer quelque chose. J'aurais voulu un geste spontané, apprendre de

mon père qu'il ne m'avait pas rayé de sa vie. Juste une reconnaissance. Hélas rien. Ce rien si dévastateur, si plein de souffrances depuis si longtemps ...

Je n'avais plus qu'une hâte dorénavant, quitter cette maison. Trop de souffrances s'y étaient imprimées.

Les jappements de Berlingot m'alertèrent sur l'arrivée de Julien. J'étais pitoyable, un vieux jogging, pas coiffée... Je me retrouvais dans ses bras. Son étreinte me faisait tant de bien.

- Serre moi fort !

Percluse de tant de peine, je n'arrivais plus à pleurer.

- Allez fait toi belle, j'ai plein de surprises ! Nous allons d'abord aller déjeuner à la petite auberge de Saint Bertrand.

Un peu arrangée, mon cœur apaisé, je mesurais le bien-être éprouvé à sa présence. Quel soutien ! Me prenant la main,

- Viens voir la première surprise.

Il ouvrit le coffre de la voiture où parmi quelques bagages une boîte enrubannée de belle dimension attira mon regard.

- Prends c'est pour toi, attention c'est très fragile précisa-t-il l'air amusé. La boîte ouverte, je découvris un bon gros nounours assis avec

suspendue à l'une de ses pattes de devant une petite boîte attachée par un lien.

- Encore des boîtes à ouvrir !

A l'intérieur se trouvaient une très jolie bague et un petit mot plié où était écrit " Veux tu nous épouser ? " .

Les larmes me montaient aux yeux, des larmes de joie.

- Oui ! j'aime tellement les ours !

Un bras autour de mes épaules, Julien passa la bague à mon doigt.

Fiancée, moi, à cinquante ans passés c'était incroyable. Un goût de bonheur. Le sourire revenait. Nous étions résolus à ne plus laisser filer ce temps si précieux. Une fois encore, une fois de trop.

- J'ai commandé un camion de déménagement. Tu viens chez moi, profiter des grands espaces. L'Aubrac te régénèrera. Il reste à fixer la date de notre mariage, les amis qui t'ont envoyé vers moi seront évidemment nos témoins.

Julien avait tout organisé, cela me faisait un bien fou. Pouvoir me reposer enfin sur quelqu'un avec tant de choses à partager. " Unir nos deux solitudes au grand air " comme il s'amusait à dire. " Et d'entrée, nous avons deux enfants, Berlingot et l'ours ! " ça, c'était le clin d'œil à la petite fille toujours si présente en moi, qui n'avait

jamais grandi tout à fait, si vulnérable... Lui seul
l'avait compris.

Il était là, enfin. Le meilleur.

Les Editions de l'Abreuvoir
ed.abreuvoir@orange.fr

ISBN: 9791034301416
Dépôt légal avril 2019



Marie Fontés-Tibal, écrivain, poète, mais aussi photographe a déjà publié plusieurs ouvrages: des nouvelles, des recueils de poésies, un livre de photos agrémenté de courts poèmes, mais également des livres de contes pour enfants.

Très attachée à son terroir, à la nature, elle y puise ses sources d'inspiration.

Emma. Un beau portrait de femme qui aux alentours de la cinquantaine va voir sa vie bouleversée. Elle trouvera la réponse à une question existentielle qui ne lui laissera que des regrets.

De belles descriptions de la Barousse, petit pays pyrénéen, de l'Aubrac, une nature omniprésente, des personnages bien campés, sont la toile de fond et la trame de ce roman attachant. Si certains éléments autobiographiques se sont glissés dans le récit, il reste cependant une fiction.

ISBN:9791034301416



Prix: 10 €